CRITIQUE, concert. GENEVE, Cathédrale Saint-Pierre, le 18 mai 2025. PERGOLESI : Stabat Mater. Il Pomo d’oro, Jakub Jozef Orlinski (contre-ténor), Barbara Hannigan (soprano et direction)

Le *Stabat Mater* de Giovanni Battista Pergolesi, associé aux œuvres visionnaires de Giacinto Scelsi, s’impose comme l’un des événements phares de la saison 24/25 du Grand Théâtre de Genève. Sous la direction audacieuse de Barbara Hannigan et la mise en scène symbolique de Romeo Castellucci, ce spectacle hybride, présenté dans l’écrin mystique de la Cathédrale Saint-Pierre, transcende les frontières entre baroque et contemporain pour offrir une méditation bouleversante sur la douleur et la transcendance.

Au cœur de ce projet, le *Stabat Mater* (1736) de Pergolesi, chef-d’œuvre baroque dédié aux souffrances de la Vierge Marie, est enrichi par les *Quattro Pezzi (su una nota sola)* (1959) et les *Trois Prières latines* (1970) de Giacinto Scelsi. Ce dernier, pionnier de la musique spectrale, explore la vibration pure du son, créant un contraste saisissant avec les lignes mélodiques élégiaques de Pergolesi. La dramaturgie musicale, conçue par **Christian Longchamp**, tisse un fil entre

la lamentation sacrée du XVIIIe siècle et l'abstraction minimaliste du XXe, révélant une universalité de la douleur.

Romeo Castellucci, connu pour son approche iconoclaste, transforme la cathédrale en un espace de rituel contemporain. Ses images, entre peinture vivante et installation sculpturale, actualisent la souffrance de Marie, la dépeignant comme une figure universelle. Les jeux de lumière (signés **Benedikt Zehm**) et les costumes épurés de **Clara Strasser** amplifient l'intensité dramatique, tandis que la scénographie exploite la verticalité gothique du lieu pour immerger le public dans une expérience quasi-liturgique.

Barbara Hannigan, à la fois cheffe et soprano, incarne une Marie déchirante, alliant puissance dramatique et fragilité. Son timbre cristallin dialogue avec le contre-ténor **Jakub Józef Orliński**, dont la voix angélique et la présence scénique magnétique apportent une dimension presque surnaturelle. L'Ensemble ***Il Pomo d'Oro*** (baroque) et l'ensemble ***Contrechamps*** (contemporain) fusionnent leurs palettes sonores sous sa direction, restituant avec une précision virtuose les nuances des deux compositeurs.

Les pièces de Scelsi, notamment les *Quattro Pezzi*, où une note unique se déploie en infinies variations, résonnent comme une plongée dans l'inconscient sonore. Les harmoniques, travaillées par les instruments, évoquent une forme de transe mystique, rappelant les influences bouddhistes du compositeur. Ces interludes, interprétés avec une intensité hypnotique, servent de pont entre la ferveur baroque et une spiritualité moderniste.

Coproduit avec l'Opéra de Rome et Opera Ballet Vlaanderen, ce spectacle est bien plus qu'un concert : c'est une *catharsis* collective, où la musique devient un vecteur d'émotion pure. Castellucci et Hannigan signent ici une œuvre totale, où chaque détail – du geste vocal à la vibration lumineuse – concourt à élever l'âme.

CRITIQUE, concert. GENÈVE, Cathédrale Saint-Pierre, le 18 mai 2025. PERGOLESI : Stabat Mater. Il Pomo d'oro, Jakub Jozef Orlinski (contre-ténor), Barbara Hannigan (soprano et direction). Crédit photographique © Monika Ritterhaus

CATHEDRALE DE GENÈVE. 10 au 18 mai 2025. Stabat Mater de Pergolesi et Scelsi. Barbara Hannigan, Jakub Jozef Orlinski / Romeo Castellucci

Le **Grand-Théâtre de Genève** invite pour la première fois le metteur en scène italien **Romeo Castellucci**, dans une nouvelle production d'essence sacrée qui associe Pergolese et Scelsi. C'est une rencontre très prometteuse et probablement féconde avec la soprano et cheffe d'orchestre canadienne **Barbara Hannigan**. Ceci pour un spectacle hors les murs [dans le vaste écrin de la Cathédrale Saint Pierre] et hors genre autour de la figure de Marie et du Stabat Mater de Giovanni Battista Pergolesi. Canon du répertoire religieux depuis sa création en 1736, deux mois avant la mort du compositeur, emporté à l'âge de 26 ans par la tuberculose, l'œuvre est écrite pour l'effectif traditionnel de deux voix solistes (soprano et

alto) et un ensemble instrumental réduit. Elle est encore aujourd'hui au répertoire habituel du Vendredi Saint, et a inspiré de nombreux compositeurs qui l'ont adaptée, révisée ou empruntée, de Bach à Hindemith. L'appellation de Stabat Mater correspond à l'incipit d'une séquence composée au XIIIe siècle et attribuée sans doute faussement au franciscain italien Jacopone da Todi.

Le texte de la séquence évoque la souffrance de Marie lors de la Crucifixion de son fils Jésus-Christ et est utilisé déjà chez Palestrina, de Lassus, Caldara ou Scarlatti. Exclue de la liturgie dans la norme du Missel romain fixée par le Concile de Trente (1570), elle y a été réintégrée en 1727. Pour ce projet, le Grand Théâtre propose une dramaturgie musicale augmentée par des œuvres de l'un des plus grands compositeurs du XXe siècle, **Giacinto Scelsi**. Dans ses iconiques Quattro pezzi su una sola nota, il s'applique à rendre perceptible les vibrations et la profondeur du son. En effet, à la suite de plusieurs années d'hospitalisation, le compositeur (et poète) recentre sa technique d'écriture sur la texture et non plus sur l'art combinatoire. Cette composition-manifeste vaut ainsi à Scelsi une réputation de précurseur de la musique minimaliste. Ses trois prières latines au caractère antiphonique proches du chant grégorien, complètent opportunément ce Stabat Mater.

Célébré pour ses interprétations symboliques aux images somptueusement esthétiques, et son langage presque liturgique, l'homme de théâtre Romeo Castellucci a déjà revisité les plus grands classiques de la littérature et du répertoire musical, de Dante à Mahler. Considérant le rituel théâtral plus comme un art plastique que comme un art du texte, il peuple ses créations de visions faites de tableaux vivants. Sa démarche évolue entre la tradition picturale héritée de notre passé et la recherche du sens dans un monde ruiné par les catastrophes humaines et naturelles.

L'espace de la cathédrale Saint-Pierre de Genève donne corps à

ce projet autour de la mère du Christ et de la compassion qui est au centre de l'œuvre de Pergolèse. Les ensembles baroque et contemporain **Il Pomo d'Oro** et **Contrechamps** sont placés sous la direction de **Barbara Hannigan** qui, de surcroît, chantera aux côtés du contre-ténor polonais **Jakub Józef Orliński**.

GENEVE, Cathédrale Saint-Pierre
7 représentations



Sam 10 mai, 20h30
Lun 12 mai, 20h30
Mar 13 mai, 20h30
Mer 14 mai, 20h30
Jeu 15 mai 20h30
Ven 16 mai 20h30
Dim 18 mai 20h30

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de Genève :
https://www.gtg.ch/saison-24-25/stabat-mater/

Stabat Mater
Oratorio de Giovanni Battista Pergolesi
Créé en 1736 à Pouzzoles, version originale

Musiques de Giacinto Scelsi
Three Latin Prayers pour chœur a cappella (1970)
Quattro Pezzi (su una nota sola) pour orchestre (1959)

Création du Grand Théâtre de Genève

Nouvelle production

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 13 janvier 2025. BOULEZ / BRAHMS. London Symphony Orchestra, Barbara Hannigan (soprano), Sir Simon Rattle (direction)

Par un hasard de calendrier, la soirée du 13 janvier marquait une série d'anniversaire à la Philharmonie de Paris. La Cité de la musique dessinée par Christian de Portzamparc a 30 ans, l'édifice de Jean Nouvel abritant la Grande Salle Pierre Boulez a 10 ans, alors que cette année 2025 célèbre également le Centenaire de la naissance de Pierre Boulez. Pour souffler ces multiples bougies, il fallait un maître de cérémonie de choix. Sir Simon Rattle – qui s'apprête à fêter

ses 70 ans – s'est donc remis à la tête d'un London Symphonie Orchestra qu'il connaît intimement, puisqu'il en a été le chef principal de 2017 à 2023, et ce dans un programme qui pourra sembler disparate au premier abord.

Tout d'abord, anniversaire oblige, ***Éclats*** de **Pierre Boulez,** oeuvre d'environ 8 minutes pour quinze instruments qui donne la sensation de fragmenter et d'égrainer le temps par des changements de rythme et des traits vifs demandant virtuosité et concentration d'exécution. La partition aura pour effet de faire songer, comme le soulignait Claude Rostand à un Aérolithe Musical, à la forme intérieur comme extérieur du bâtiment de la Philharmonie de Paris. S'en est suivi la création Française de ***Interludes and Aria*** de **George Benjamin** qui venait tout juste d'être créé mondialement, le 9 janvier 2025, par le même *casting* – à savoir le LSO dirigé par **Sir Simon Rattle** et **Barbara Hannigan** – au Barbican Centre de Londres. L'oeuvre se présente comme un montage d'extraits du troisième opéra de Benjamin, *Lessons in Love and Violence* relatant la délicate fin de règne du roi d'Angleterre Edouard II, mêlant intrigue de cour, amour homosexuel et assassinat. Cette oeuvre à la fois colorée et oppressante laisse une impression brumeuse d'un rêve étrange, sans compter l'intervention de Barbara Hannigan dans une entrée en scène spectaculaire. Malgré une voix qui parfois manque de puissance, on retiendra son impressionnant engagement physique donnant corps à la composition de Benjamin, présent à cette première française.

La seconde partie du concert laissa la place à la ***Symphonie n°4*** de **Johannes Brahms**. Malgré la tonalité mineur de cette dernière symphonie, celle-ci sonna d'un éclat tout solaire sous la direction de Rattle. Bien que l'orchestre avait

largement fait ses preuves dans les deux pièces précédentes, les musiciens de chaque pupitres démontrèrent la maîtrise totale de la partition dans un travail d'orfèvre et une énergie rayonnante. Pour clôturer le concert, et en cadeau d'anniversaire général, Rattle nous offrit en *bis* la *Troisième Danse Hongroise* du même Brahms avec la même lumière qui avait illuminé la *Quatrième symphonie*. On retiendra de ce programme très éclectique l'incroyable adaptabilité de Rattle et du LSO dans l'interprétation d'oeuvres aussi différentes les unes que les autres, l'association de ce chef et de cet orchestre restera alchimiquement de la belle ouvrage.



CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 13 janvier 2025. BOULEZ / BRAHMS. London Symphony Orchestra, Barbara Hannigan (soprano), Sir Simon Rattle (direction). Crédit photographique

© Antoine Benoit-Godet / Cheeese

VIDEO : Sir Simon Rattle dirige la *4ème Symphonie* de Johannes Brahms à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Berlin

---

La Bérénice abstraite de Michelle Jarrell



FRANCE MUSIQUE, Mer 5 déc 18. JARRELL: Bérénice. Que vaut cette Bérénice du compositeur genevois Michael Jarrell, présentée ainsi en création mondiale fin septembre 2018 ? Après Cassandre (monodrame créé au Châtelet en 1994, depuis joué puis défendu par hier Marthe Keller, aujourd'hui Fanny Ardant), Galilée (Genève, 2006), voici Bérénice (d'après Racine : Titus et Bérénice de 1670) qui bénéficie sur la scène parisienne de chanteurs-acteurs, capables de répondre au défi surtout physique que leur impose la vision du metteur en scène, direct, épurée, Claus Guth. Certes le miroitement ténu, envoûtant parfois de la partition fait son oeuvre (avec des parties aiguës pour le rôle féminin, souvent vertigineuses), mais force est de constater l'insuffisance en intelligibilité d'un texte français qui pourtant pèse de toute sa puissance, ainsi étouffée. La diffusion sur France Musique (donc sans les surtitres en salle) devrait souligner ce manque de lisibilité du livret. En Bérénice, la soprano incandescente **Barbara**

Hannigan (- qui fut ici même à Garnier, une **fabuleuse « ELLE » dans la Voix humaine de Poulenc, déc 2015**), exprime les tourments d'une âme traversée par l'effroi d'un amour / passion impossible car la politique s'en mêle. Même, ivresse de l'impuissance chez le Titus impérial mais démuni de **Bo Skovhus**. Un rite de l'impossibilité amoureuse qui tourne en rond, jusqu'au vide de l'obsession et de la répétition, d'autant que les seconds rôles, **Ivan Ludlow** (Antiochus), **Alastair Miles** (Paulin), **Julien Behr** (Arsace) colorent eux aussi un opéra finalement tissé comme un râle à deux voix éperdues, errantes entre réalité et cauchemard. On est loin de la vision d'un Albéric Magnard, sensuelle et absolu, sur le même thème (VOIR notre reportage vidéo BERENICE de Magnard, à l'Opéra de Tours, 2014). Princesse orientale, Bérénice aura quand même façonné la personnalité de l'Empreur romain Titus, au point d'en faire « le délice du genre humain », figure emblématique, « iconique » diraient les ados contemporains, du politique vertueux, touché par la grâce – celui compassionnel et bienveillant que dépeint Mozart, dans sa « Clémence de Titus » (1791). Chez Jarrell, rien de tel : mais la terreur éveillée d'un amour maudit. Son opéra aurait pu s'appeler Roméo et Juliette, ou Tristan et Yseult.

L'Opéra de Paris s'engage dans un cycle de créations inspirées par les grands noms de la littérature française. Après Trompe-la-Mort de Luca Francesconi en 2017, d'après Balzac, – opéra rude, barbare, cynique, finalement très parisien, et avant Le Soulier de satin de Marc-André Dalbavie d'après Claudel, cette Bérénice, osons le dire, n'a pas la force ni la violence rentrée de Trompe-la-Mort. Pour nous c'est une oeuvre abstraite qui ne sert pas totalement son sujet. Dommage car Jarrell est l'auteur du livret, fruit de coupes opéras sur la pièce de Racine. Il a souhaité surtout s'éloigner de l'alexandrin, parfois répétitif du XVIIè, pour s'intéresser surtout à une réflexion sur l'enfermement d'un drame sans action : la confrontation de deux âmes, qui s'aiment mais doivent se séparer. La musique dit tout ce que les mots

précisent et finalement tuent. Elle déploie ce possible ineffable dont l'expression libère les héros. Pourtant malgré cette invention envisagée, le compositeur ne s'intéresse qu'à la situation de blocage, sans développer l'arrière plan philosophique, ni ouvrir les plis et replis, failles et secrets de chaque personnalités, obligés de rompre et donc de renoncer…

France Musique, mercredi 5 décembre 2018. JARRELL : Bérénice. Concert donné le 29 septembre 2018 à 20h au Palais Garnier à Paris

Michael Jarrell : Bérénice
Opéra en quatre séquences sur un livret du compositeur d'apès Jean Racine
Création mondiale / Commande de l'Opéra national de Paris

Bo Skovhus, baryton, Titus
Barbara Hannigan, soprano, Bérénice
Ivan Ludlow, basse, Antiochus
Alastair Miles, basse, Paulin
Julien Behr, ténor, Arsace
Rina Schenfeld, Phénice (rôle parlé)
Julien Joguet, basse, voix parlée (enregistrée)

Choeurs et Orchestre de l'Opéra de Paris
Philippe Jordan, direction.

Illustration / *Bérénice* (c) Monika Rittershaus / ONP